

My Salinger Year Trouver doucement sa voix

Julie Vaillancourt

Numéro 325, janvier 2021

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/95634ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Vaillancourt, J. (2021). My Salinger Year : trouver doucement sa voix. *Séquences : la revue de cinéma*, (325), 20–21.



MY SALINGER YEAR

TROUVER DOUCEMENT SA VOIX

JULIE VAILLANCOURT

Présenté en ouverture du 70^e Festival international du film de Berlin, soit il y a près d'un an, *My Salinger Year* trouve enfin sa place sur les écrans. Si la pandémie fut désastreuse pour sa distribution, certaines critiques peu élogieuses à la Berlinale n'ont guère aidé. Pourtant, *My Salinger Year* n'est pas un mauvais film, au contraire. Sans être un grand film, cette coproduction Canada-Irlande possède des qualités indéniables.

Après avoir eu un coup de cœur à la lecture du roman éponyme et autobiographique de Joanna Smith Rakoff, publié en 2014, le réalisateur Philippe Falardeau en écrit le scénario. À l'instar du roman, le film nous plonge dans le New York des années 1990, où Joanna (Margaret Qualley) jeune diplômée désirant devenir écrivaine, est embauchée à l'agence littéraire qui représente le grand écrivain J.D. Salinger. Elle sera assignée par sa patronne (Sigourney Weaver) à répondre aux lettres des admirateurs de Salinger. Certains bémols, notamment en ce qui concerne la caractérisation des personnages, tendent à jouer sur la vraisemblance de la trame narrative; Joanna avoue d'ailleurs n'avoir jamais lu le classique

The Catcher in the Rye, qui a fait la notoriété de l'écrivain américain. Publié en 1951, il est rapidement devenu un *best-seller* et son empreinte dans la culture populaire reste indélébile (pensons à Mark David Chapman, l'assassin de John Lennon, qui s'identifiait au héros du livre). Si cette omission semble déjà étrange pour une diplômée en littérature qui aspire à devenir écrivaine, il semble d'autant plus étrange qu'elle ne soit pas davantage embarrassée lorsque son copain lui en parle, ou qu'elle ne s'empresse pas de lire l'ouvrage à succès de celui dont elle écrit les lettres.

D'ailleurs, cette urgence de lire et d'écrire que semble posséder tout écrivain en devenir (son copain, par exemple) ne semble pas aussi vive chez Joanna. Nous sommes loin ici de l'urgence d'écrire (et de subvenir à ses besoins) de Lee Israël dans *Can You Ever Forgive Me?* (2018, Marielle Heller), ou encore de l'urgence de créer (et de résoudre le syndrome de la page blanche) de Charlie Kaufman (mise en abyme du scénariste) dans *Adaptation* (2002, Spike Jonze). Avec *My Salinger Year*, on assiste plutôt à l'incursion d'une jeune fille dans le milieu

littéraire, son éveil à la ville de New York et son inspiration. Il s'agit davantage de possibilité, de recherche et d'exploration, que de concrétisation et de création. Joanna est aux balbutiements de ce qui lui permettra de trouver sa voix d'écrivaine. Et dans le rôle de cette jeune écrivaine en devenir, la charismatique Margaret Qualley tire son épingle du jeu grâce à une interprétation juste alliant candeur, sensibilité et force tranquille. Pour sa part, Sigourney Weaver, avec son grand talent et sa classe habituelle, semble ici jouer au second plan, malgré son rôle d'autorité. Cela dit, c'est au parcours de deux femmes dans le milieu littéraire qu'on assiste, alors que les hommes demeurent (pour une rare fois) dans l'ombre, à l'instar de Salinger. On suit ainsi le parcours professionnel de Joanna qui aspire à trouver doucement sa voie.

Il n'est guère facile d'adapter un roman pour l'écran, puisqu'il souffrira nécessairement de la comparaison, malgré d'irrévocables différences entre les deux médiums. Philippe Falardeau propose néanmoins une adaptation fidèle, mais également libérée, à la manière de sa protagoniste, notamment en ce qui touche le

monologue intérieur, non transposé en narration traditionnelle, qui fait entendre sa voix par le biais de son vécu et de ses actions quotidiennes. En ce sens, quelques adresses à la caméra viennent pimenter la façon de narrer le récit et flouer l'espace-temps, technique habile pour dynamiser le récit. La première apparition de Joanna à l'écran est, en ce sens, exemplaire : « J'ai grandi dans une banlieue tranquille, au nord de New York. Lors d'occasions spéciales, mon père m'emmenait en ville et nous allions manger un dessert au Waldorf ou au Plaza. J'aimais regarder les gens autour de nous; ils semblaient avoir des vies intéressantes. Je voulais être l'une d'eux. Je voulais écrire des romans et parler cinq langues et voyager. Je ne voulais pas être ordinaire, je voulais être extraordinaire. » À la manière de cette scène, celles présentant un garçon (Théodore Pellerin), admirateur de Salinger lui écrivant ses états d'âme sur papier, insufflent rythme et originalité à la trame narrative.

Produit par la société montréalaise micro_scope (*Guibord s'en va-t-en guerre*, *Monsieur Lazbar*, *C'est pas moi, je le jure!* et *Congorama*) en coproduction avec la société irlandaise Parallel Films, *My Salinger Year* a été tourné à

Montréal. La direction de la photographie, signée Sara Mishara, doublée de la conception visuelle d'Élise de Blois et de la direction artistique de Claude Tremblay, maquille, à s'y méprendre, Montréal aux couleurs de New York. Il en est de même pour les décors feutrés (et décalés) de l'agence littéraire, où les machines à écrire plutôt que les ordinateurs sont privilégiées, même si l'on est en 1995. Il en découle un « film d'époque » vraisemblable qui nous plonge au cœur d'un passé, contemporain. La musique, composée par Martin Léon, qui signe la trame sonore de plusieurs films de Falardeau, appuie le récit sans forcer l'émotion ou sombrer dans l'anecdote. De l'émission de télévision *La course destination monde* (1988), qui l'a fait connaître, à son premier long métrage de fiction, l'original *La moitié gauche du frigo* (2000), en passant par *Monsieur Lazbar* (2011), nommé aux Oscars et qui assied sa réputation, le cinéaste québécois signe ici son troisième long métrage en anglais, après le touchant *The Good Lie* (2014) et une autre histoire inspirée de faits réels, celle du boxeur Chuck Wepner dans *The Outsider* (2016). Naviguant avec aisance de productions francophones à anglophones, du Québec aux

États-Unis, la filmographie de Philippe Falardeau a ce je-ne-sais-quoi qui oscille sur la mince ligne entre film d'auteur et cinéma commercial. Son septième long métrage, *My Salinger Year*, n'y fait guère exception. Comme le disait lui-même le cinéaste lors de sa classe de maître au Festival du nouveau cinéma, où son film clôturerait l'évènement : « Il y a toujours une perception que mes films ont du succès, mais c'est pondéré, car au Québec ça reste relativement modeste. Aucun cinéaste ne fait des films pour qu'ils ne soient vus chez eux... Il y a parfois une rupture entre le public d'ici et mes films et je ne comprends pas pourquoi... C'est vrai qu'il y a une dichotomie entre film d'auteur et succès commercial, bien qu'il y ait des exceptions, comme *C.R.A.Z.Y.*, par exemple, mais c'est difficile à prévoir. D'ailleurs, *Monsieur Lazbar* est mon plus grand succès commercial alors que ce n'est pas un synopsis qui fait courir les foules le vendredi soir. » À n'en point douter, ce qui frappe dans les choix de projets du cinéaste demeure ce qui l'a propulsé sur la scène internationale; il choisit des sujets qui le font vibrer, tel un « atrape-cœurs », pour citer le titre francophone de *Catcher in the Rye*. ▲

